L'Electeur

POLITIQUE, LITTERAIRE ET CRITIQUE.

Premiere annee.---No. 36. | A. GUERARD & CIE. | Quebec, 19 Janvier 1867.

L'ELECTEUR,

JOURNAL REDIGE DANS LES

INTERETS DEMOCRATIQUES

PAR

UN COMITE DE COLLABORATURS.

PARAIT LE SAMEDI,

Au No. 47 Rue St. Marguerite, St. Roch.

CONDITIONS D'ABONNEMENT.

L'abonnement est de $ 1.50, par année, payable d'avance, pour la ville et de $ 1.00 pour la campagne

Ceux qui discontinueront devront le faire par écrit et un mois avant l'expiration de leur abonnement.

Tarif des Annonces.

Toute annonce n'excédant pas dix lignes :

2 insertions	$ 0. 38
4 "	0. 63
8 "	1. 25
24 "	2. 00
48 "	3. 75

Toute annonce n'excédant pas vingt lignes :

2 insertions	$ 0 50.
4 "	0. 85
8 "	1 50
24 "	3. 00
48 "	5.00

Toutes lettres, correspondances, &. doivent être adressées FRANCO, à A. GUERARD et Cie. EDITEUR, Proprietaire Rue Ste. Marguerite, No. 47.

L'ELECTEUR.

Se vend chez M. E. Balzaretti, No. 39, Rue du Pont, St. Roch ; M. G. A. Delisle, Manufacturier de tabac, Faubourg St. Jean ; M. Hardy, libraire, Basse-Ville ; M. Bellerive et Laforce, Maison des Bains, Haute-ville M. Bastien, barbier, rue St. Joseph; M. Marier, barbier, rue St. Joseph; M. Crémazie, libraire; J. William's Barbier, côte du Palais, M. Wm. Dalton, coin des rues Craig et St. Laurent, Montréal.

CHANSON.

Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?
Pourquoi me faire ce sourire,
Qui tournerait la tête au roi ?
Si vous n'avez rien à me dire,
Pourquoi venir auprès de moi ?

Si vous n'avez rien à m'apprendre,
Pourquoi me pressez-vous la main ?
Sur le rêve angélique et tendre,
Auquel vous songez en chemin.
Si vous n'avez rien à m'apprendre
Pourquoi me pressez-vous la main?

Si vous voulez que je m'en aille,
Pourquoi passez-vous par ici ?
Lorsque je vous vois je tressaille:
C'est ma joie et c'est mon souci.
Si vous voulez que je m'en aille,
Pourquoi passez-vous par ici ?

VICTOR HUGO.

FEUILLETON DE L'ELECTEUR.

19 JANVIER.

UN MARIAGE MANQUE.

De toutes les histoires de mariages manquées, et il y en a de bien originales et de bien piquantes, je n'en connais pas une aussi curieuse que celle dont j'ai eu l'honneur, assez équivoque, d'être le héros à l'âge de dix-huit ans. C'est, au surplus, une des circonstances les plus heureuses de ma vie, car elle m'apprit à courtiser les femmes en même temps qu'elle me miraculeusement préservé du mariage, dont la triste manie est dans le sang de ma famille, comme ces maladies chroniques qui se déclarent à peu près au même âge. Interrogez plutôt mes vieux compatriotes, ils vous diront que mon bisayeul, mon ayeul, mon père, ma mère, ma grand'mère s'étaient mariés extrêmement jeunes ; ma grand'mère surtout, la joyeuse et charmante enfant, miss Letitia Simpson, qui, à seize ans donna naissance à ma mère. Oh ! comme elle était jolie alors votre grand'mère, m'ont dix fois répété depuis ses honorables contemporains ; une grâce toute naive, une physionomie espiègle et spirituelle qui s'encadrait merveilleusement sous ces chapeaux de paille à long rebord de nos jeunes anglaises ; que de têtes elle a tournées, que d'âmes elle a dû gagner au diable ! Et ajoutez à cela que ce n'était point une de ces beautés qu'épanouit une lune, que fane un soleil ; mais une de ces femmes rares dont les beaux yeux expressifs dont les traits délicats, dont les formes et la taille élégantes et svelles prolongent la jeunesse quelquefois au delà du demi-siècle. C'était une Récamier en un mot, ou du moins elle devait, toujours au dire de ses contemporains, aller aussi loin que madame Récamier ; mais, à peine veuve de mon pauvre grand père, elle épousa en secondes noces un gentilhomme que la famille repoussait de son sein, et l'on n'entendit plus parler d'elle. Mais c'est de moi que je veux vous parler, et si je vous ai touché quelques mots de ma grand'mère, c'est uniquement pour vous faire voir que le mariage est une maladie héréditaire dans ma famille, et que si ma première jeunesse y a échappé, c'est grâce à des circonstances contre lesquelles la volonté ne peut rien.

Ma mère, à l'exemple de ma grand'mère se maria à seize ans, et elle n'en avait que dix-sept lors de ma venue en ce monde ; je ne dirai rien de mon enfance, qui ne présente, d'ailleurs absolument rien de remarquable, seulement j'annonçai de bonne heure un cœur ardent et sensible, et je fis à onze ans une *passion* qui m'eût infailliblement conduit au tombeau, si j'avais continué d'aller à l'école chez son respectable père.... Je couvai encore, mystérieusement comme une poule qui ne veut pas pondre, deux ou trois amours bien vaporeux, si vaporeux même que je perdis patience et n'en fis éclore aucun.

Je me croyais destiné, fataliste que je suis, à vivre dans la solitude du cœur, à me faner (on me pardonnera de me comparer à une fleur après m'être comparé à une poule) comme la fleur du désert, sans que personne respirât les parfums de mon amour.

Aussi, je rêvais à toutes les jolies femmes que je voyais et je n'en aimais aucune, je tombai par degrées dans une profonde et sombre mélancolie ; ma santé déclina visiblement, et les médecins me recommandèrent comme unique remède, de partir pour le beau climat d'Aix. J'obéis quoique la vie me fut à charge, et pour être moins tourmenté des visites de mes compatriotes, je changeai de nom et me fis appeler Auguste Montagu : je pensez que j'évitrais ainsi tous ceux que je n'aurais pas le malheur de rencontrer. Les Anglais sont bien l'espèce de voyageur la plus incommode ! Il suffit que vous jouissiez de quelque considération dans votre pays pour que mille inconnus se croient le droit de venir vous importuner.—C'est fort désagréable surtout l'orsqu'on a le spleen et qu'on voudrait le garder pour soi.

Je me laissai croître une longue paire de moustaches pour mieux me défigurer, avec quelques pouces de barbe au menton, comme en France, et j'arrivai à Aix fort peu reconnaissable à mes propres yeux ; je ne pouvais m'empêcher de sourire en me voyant dans la glace, tant j'étais changé ; je me rappelais l'*Arcit* de notre vieux *Geoffroi Chaucer*, ce pauvre chevalier que l'amour d'une belle *Emilie* avait aussi plongé dans le chagrin, et qui, un jour, en consultant son miroir, crut apercevoir un autre homme en face de lui et se moqua de lui.

Quelque dégoûté que je fusse du monde, je vins à faire la connaissance d'une dame anglaise, que j'avais vue à plusieurs promenade, et dont la grâce m'impressionnait vivement. Elle se nommait madame Falkland ; je me fis présenter chez elle, elle agréa mes visites, et me reçut avec beaucoup d'amabilité. Elle était extrêmement belle et paraissait avoir trente cinq ans, bien que la jalousie des autres femmes ne lui épargnât pas la quarantaine ; on allait même, je crois, jusqu'a cinquante ans ; mais on se disait en la regardant : calomnie ? Ses cheveux étaient noirs, ses yeux aussi ; ses cils de la même couleur, longs, épais, et soyeux ; son teint était délicat, sa blancheur contrastait admirablement avec le noir de sa chevelure ; on remarquait plus l'impression de ses traits que leur régularité ; ses dents étaient les plus belles que j'ai jamais vues, et je ne puis plus trouver une femme jolie, si elle n'a de pareilles dents. Elle avait un sourire agréable et digne à la fois, plein de douceur et de bienveillance, sa taille, j'en ai déjà parlé, ; sa démarche m'enivrait autant que la délicieuse expression de ses traits ; par dessus tout cela, elle était riche et veuve ; je vous demande si elle devait manquer d'adorateurs. Mais rusée et experimentée, elle sourit à tous et captivait chacun, sans jamais se donner d'espérances ; elle voulait conserver sa liberté. Les femmes qui l'eussent voulue morte ou mariée, l'appelaient coquette, et quelques vieux garçons s'étaient ligués avec elles contre la belle veuve, mais les jeunes gens, malgré le conseil de leurs tantes et de leurs mères poursuivaient de leurs hommages la ravissante mistriss Falkland.

La première fois que je me trouvai dans un salon avec ma belle compatriote, elle laissa tomber un de ses gants à mes pieds, je le lui relevai en baisant mes longues paupières de novice, et le parfum du gant me monta si fort à la tête que je me sentis tout troublé et me retirai dans l'embrasure d'une fenêtre pour cacher mon embarras. Elle le remarqua cependant, ou du moins je crus m'en apercevoir. Comme je n'osais lui adresser la parole, de peur de me trahir encore plus et de faire à mes dépens de maladroites ouvertures, je me permis seulement de lui jeter les plus tendres et les plus timides regards. Elle me comprit ses manières furent si bienveillantes, toute sa conduite si engageante avec moi, qu'avant de la quitter je hasardai quelques galans badinages qui me valurent quelques légers coups d'éventail. Après de pareils encouragemens, je résolus d'aller plus loin comme on peut le penser, si elle connaissait l'art d'entamer une intrigue, elle n'ignorait pas non plus celui de la prolonger, se drapant dans une dignité, non pas de prude, mais de coquette achevée, elle réprima donc mes avances trop précipitées. Persuadé dès lors qu'une obéissance absolue est le chemin le plus sûr pour arriver au cœur des femmes, je me contentai de lui exprimer l'espérance de la revoir, et je la saluai respectueusement.

Je me trouvai donc rejeté sur l'océan des passions vagues, qui m'avaient déjà tant de fois ballotté ; je sentis que j'étais fortement épris d'elle, et m'en croyant distingué, je conçus de ma personne, contre mon habitude, une très haute opinion.